

Krzysztof Żaboklicki¹

Maria Walewska, « l'épouse polonaise de Napoléon » : mythe et réalité

Il n'est guère facile de reconstituer la vie de Maria Walewska, la femme qui occupa une place d'exception parmi les très nombreuses amies de l'empereur, « l'épouse polonaise de Napoléon », selon les termes utilisés par son arrière-petit-fils, le comte Philippe-Antoine d'Ornano, dans un livre dont je parlerai plus loin.

En effet, les papiers personnels de Maria Walewska, ses mémoires, sa correspondance et d'autres documents se trouvent depuis toujours dans les archives privées de deux grandes familles de l'aristocratie française : les Colonna-Walewski, descendants d'Alexandre Walewski, fils de Marie et de Napoléon, et les d'Ornano, descendants de Philippe-Antoine d'Ornano, le second mari de Maria.

Selon mes sources, l'accès à ces archives est pratiquement impossible. Il faut dire cependant que les *Mémoires inédits* de Maria, le document le plus important de la collection des Colonna-Walewski, avait été mis à la disposition d'un éminent historien de la vie privée de l'empereur, Frédéric Masson de l'Académie Française. Celui-ci s'en est servi pour préparer son livre *Napoléon et les femmes*, publié en 1894, en transcrivant mot pour mot les passages des *Mémoires* qu'il considérait comme essentiels et en se contentant de résumer les passages de moindre intérêt. Il a ensuite utilisé ce matériel dans son ouvrage qui comprend un long chapitre intitulé « Madame Walewska ». La copie établie par Masson est actuellement conservée à la Bibliothèque Thiers, une des dépendances de l'Institut de France, à Paris ; elle a été publiée en entier dans le livre de Jean Savant, *L'affaire Marie Walewska...* Remarquons pourtant que les *Mémoires* en question concernent seulement la période qui va de l'enfance de l'auteur jusqu'au début de 1807, alors que les rapports entre Maria et Napoléon ont duré beaucoup plus longtemps, du début de 1807 jusqu'à la chute définitive de l'empereur.

¹ (Note de la rédaction) Institut de Philologie Romane de l'Université de Varsovie.

Le chapitre d'une trentaine de pages du livre de Masson a été pendant quarante ans à la base de toutes les publications (romans, biographies, pièces de théâtre, articles), souvent très volumineuses, sur Maria Walewska. Il est aisé de deviner quelle imagination ont dû déployer leurs auteurs français, allemands, italiens et, bien entendu, polonais, entre autres Waław Gąsiorowski, un romancier célèbre bien connu de la première moitié du XX^e siècle. Puis le comte d'Ornano se jeta à son tour dans la mêlée, après avoir découvert par hasard, à ce qu'il paraît, les papiers de son aïeule dans un « secrétaire vermoulu » du château familial de La Branchoire en Touraine, qui devait être vendu à une riche Américaine.

Homme de lettres avisé, le comte publia en 1934 au Canada, où il se trouvait à l'époque, et en anglais, *The Life and Loves [la vie et les amours] of Marie Walewska*, livre qui connut très vite deux nouvelles éditions à Londres, en 1935 et en 1938. C'est de cet ouvrage et du roman du Polonais Gąsiorowski que le metteur en scène américain Clarence Brown a tiré en 1937, pour la Metro Goldwyn Meyer, le scénario de son célèbre film *Conquest [la Conquête]* avec Greta Garbo et Charles Boyer. En 1938 est parue à Paris la version française de ce livre, enrichie et illustrée, sous le titre *Marie Walewska, « l'épouse polonaise de Napoléon »*. Rééditée plusieurs fois après la guerre (1947, 1958), elle eut beaucoup de succès et c'est ainsi que Philippe-Antoine d'Ornano est devenu le biographe quasi officiel de son aïeule dans le monde occidental : il l'est resté jusqu'à sa mort en 1961. Deux ans plus tard, en 1963, est paru à Paris, aux frais de l'auteur, à un tirage extrêmement réduit, le livre déjà mentionné de Jean Savant, prestigieux historien de l'époque napoléonienne, chancelier perpétuel de l'Académie d'Histoire. Ce livre est dirigé contre l'ouvrage du comte d'Ornano qui, peu avant sa mort, a traduit Savant en justice, l'accusant d'avoir effectué un plagiat de *Marie Walewska, l'épouse polonaise de Napoléon* dans une série de feuilletons publiés dans la revue *Elle*. Savant, qui a perdu le procès, cherchait à détruire son adversaire, ce qui est regrettable, mais la partie de son livre consacrée à notre héroïne est très bien documentée et contient beaucoup d'informations inédites. Quant au livre de d'Ornano, il faut reconnaître qu'il s'agit d'un ouvrage fort particulier : hybride, à mi-chemin entre monographie historique, roman et vie

romancée. L'auteur répète à tout moment qu'il s'est appuyé sur la très riche documentation découverte dans « le secrétaire vermoulu » et il cite bien volontiers ces documents, en particulier *les Mémoires* qui correspondent en principe à la copie établie par Masson déjà évoquée. Cependant, au cours du procès, puisqu'il s'agissait de prouver que le livre du comte n'était pas un ouvrage d'histoire, mais un roman, la veuve d'Ornano (le comte étant décédé) et ses avocats ont déclaré que l'auteur avait tout inventé ou presque, et que les documents cités n'existaient pas. De toute manière, en lisant *Marie Walewska, l'épouse...* le lecteur n'est jamais sûr de savoir où finit la vérité historique et où commence la fiction. L'authenticité de certains documents, et surtout des lettres de Napoléon à Marie, ne laisse aucun doute, mais il est certain que le comte a souvent eu recours à sa riche imagination. Ceci a été démontré il y a longtemps par un éminent historien polonais, Marian Kukiel, dans ses deux essais polémiques *La vie fabuleuse de Maria Walewska (Żywot bajeczny Marii Walewskiej, 1939)* et *La vérité et les fables sur Madame Walewska (Prawda i bajki o pani Walewskiej, 1957)* et, plus récemment, par Marian Brandys, spécialiste polonais de l'époque napoléonienne, dans son beau livre *Interrogations autour de Madame Walewska (Kłopoty z panią Walewską, 1969)*, réédité plusieurs fois en Pologne et traduit en plusieurs langues, mais pas en français.

En Pologne, un certain nombre d'articles de moindre importance sur Madame Walewska ont été publiés dans les dernières décennies. En rédigeant mon exposé, je me suis surtout servi du livre bien documenté de Brandys destiné au grand public. J'ai consulté en outre, en traduction française, le livre de l'Anglaise Christine Sutherland, *Maria Walewska Napoleon's great Love (1979)*. L'auteur connaît les *Mémoires* des archives Walewski qu'elle qualifie « de touchante, très subjective et parfois fort confuse version de sa vie [de Marie] ». Comme le précise « La note de l'auteur », Christine Sutherland a fait des recherches dans les archives françaises. Mais surtout, connaissant le polonais, elle a puisé dans *les Mémoires* et les journaux des personnalités polonaises de l'époque napoléonienne. Cependant, elle ne cite pas ces documents avec précision et écrit tout simplement par exemple : « Les Mémoires polonais de l'époque nous rapportent que ... », « Les Mémoires contemporains nous suggèrent que ... ». Par

conséquent, son livre, par ailleurs très intéressant, ressemble à celui du comte d'Ornano : on ne sait pas où commence la fiction. Et enfin, je me suis servi évidemment de l'ouvrage de Jean Savant qui, ajoutons-le, a publié un autre livre intitulé *Les amours de Napoléon*. C'est un des historiens les plus estimés en France, bien qu'il soit très critique envers Napoléon dont il a cherché à démolir la légende.

Voyons maintenant, brièvement ce dont on est sûr, ou presque, à propos de la vie de Madame Walewska.

Maria est née le 7 décembre 1786 dans la famille noble des Łączyński, riches propriétaires terriens du village de Brodne tout près de Kiernozia où se trouvait le manoir de ses parents, dans le district de Łowicz, non loin de Varsovie. Son père meurt quand elle est encore petite ; elle a cinq frères et sœurs. Les enfants ont un précepteur. Maria apprend le français et l'allemand, un peu de musique et la danse. Pour compléter son éducation, on l'envoie à Varsovie, dans un couvent qu'elle quitte pour retourner à Kiernozia à l'âge de seize ans. Elle reçoit tout de suite des propositions de mariage, car elle est exceptionnellement belle : plutôt petite, mais très bien faite, les yeux, la bouche, les dents, les cheveux sont merveilleux, elle a une peau de velours, un visage délicat, un doux sourire. Parmi ceux qui lui font la cour, il y a un jeune homme beau, riche et charmant qui lui a plu tout de suite. Il a pourtant un gros défaut : il est russe et, de plus, appartient à la famille du terrible feld-maréchal Souvorov, ennemi juré de la Pologne que ses puissants voisins, la Russie, la Prusse et l'Autriche, s'étaient partagée. La famille de Maria ne pouvait permettre un tel mariage et - à ce qu'il paraît - la jeune fille elle-même y était contraire, par patriotisme, évidemment. Les Łączyński acceptent cependant un autre candidat, aristocrate, riche lui aussi, mais dépourvu d'attraits physiques et plutôt âgé (pas moins de soixante-cinq ans) : Anastazy Colonna Walewski, propriétaire du domaine voisin, Walewice, ex-chambellan du dernier roi de Pologne, Stanislas-Auguste (qui en avait, disons-le entre parenthèses, plusieurs dizaines). Le mariage a lieu en 1804 ou au début de 1805. Marie a alors dix-huit ans et les jeunes mariés partent en voyage de noces. Ils vont en Italie pour deux mois environ, s'arrêtent surtout à Rome où Maria fait la connaissance de Madame de Staël qui travaillait à un important roman *Corinne*

ou de l'Italie. En juin 1805 naît à Walewice - peut-être un peu trop tôt - le premier fils de Maria, Antoni Walewski.

À propos de la première rencontre de Maria avec Napoléon, bien qu'elle soit décrite d'une façon très détaillée dans *les Mémoires*, on ne peut dire avec certitude qu'une seule chose : elle a eu lieu dans la deuxième moitié de décembre 1806 ou au début de janvier 1807 dans une petite localité des alentours de Varsovie, vers laquelle se dirigeait l'empereur. La jeune patriote s'y rend pour le saluer dans l'atmosphère d'enthousiasme général que suscitaient dans toutes les couches de la société polonaise ses récentes victoires sur les Prussiens. Napoléon remarque la jeune beauté dans la foule, elle lui parle, lui exprime son admiration et l'impressionne. Arrivé à Varsovie, il la fait rechercher et la retrouve probablement grâce à Talleyrand aidé par des personnalités polonaises. Il la fait inviter au bal organisé le 7 janvier 1807 au Château Royal, sa résidence, et immédiatement il lui fait connaître ses intentions. Dans son premier billet, il lui écrit notamment : « Je n'ai vu que vous, je n'ai admiré que vous, je ne désire que vous. Une réponse bien prompte pour calmer l'impatient ardeur de N. ». Elle est surprise et confuse, mais sans aucun doute aussi très flattée. Il est presque sûr, bien que Napoléon ait soutenu le contraire (à Sainte-Hélène : « elle ne s'est pas défendue »), qu'elle a opposé au début quelque résistance, refusant même un bijou de grand prix que l'empereur lui avait envoyé. Mais elle a capitulé très vite, peut-être sous l'influence de certaines dames polonaises et du mari lui-même. Napoléon la conquiert une nuit, dans une des chambres du Château Royal, et par la suite ils se rencontrent tous les jours jusqu'au départ du séducteur de Varsovie le 30 janvier. Le deuxième acte se déroule dans un autre château, celui de Finckenstein dans l'ex-Prusse Orientale allemande, aujourd'hui Kamieniec Suski dans le nord-est de la Pologne (le château, détruit pendant la dernière guerre, a été reconstruit). C'est à Finckenstein que Napoléon, en guerre contre la Russie, avait établi son quartier général à partir du 1^{er} avril 1807. Maria s'y rend tout de suite et y reste pendant trois semaines environ, cachée dans un appartement, à côté de celui de son auguste amant ; mais tout le monde savait qu'elle était là. Sans aucun doute, le couple a mené dans cette période une activité érotique très intense. Elle n'a que vingt-et-un ans et n'est pas sans expérience, lui n'a pas encore quarante

ans et jouit d'une bonne santé, la virilité ne lui manque pas. En décembre, il invite Maria à Paris où elle fera un bref séjour entre la fin de février et la fin de mars 1808, résidant rue de la Houssaye, aujourd'hui rue Taitbout dans le 9^e arrondissement. Les deux amants se voient alors très peu : Napoléon est occupé par les affaires d'Espagne, il doit partir pour Bayonne. Maria rentre en Pologne, chez son époux.

De longs mois s'écoulent, plus d'une année après leur dernière rencontre... Nous sommes maintenant à Vienne au lendemain de la bataille de Wagram, en été 1809. Victorieux, Napoléon réside au palais impérial de Schönbrunn. Il fait venir Maria qui sera logée dans une villa à Meidling, à peu de kilomètres de Schönbrunn. Elle rend visite à l'empereur presque tous les soirs. Ces neuf ou dix semaines sont très probablement la plus belle époque de leurs amours. Marie tombe enceinte, Napoléon est maintenant sûr de pouvoir procréer (à l'époque la paternité du fils qu'il avait déjà eu d'une autre amante, Éléonore Denuelle de la Plaigne, semblait encore douteuse), il commence à penser à un mariage dynastique. Il faut donc être prudent : le petit Alexandre naîtra à Walewice le 4 mai 1810 comme fils légitime du vieil ex-chambellan qui ne proteste pas, très probablement parce que le père véritable le lui a demandé. Vers la fin de 1810, la jeune mère s'installe à Paris avec le bébé ; entre temps Napoléon a épousé Marie-Louise. Maria est certainement déçue et attristée, mais par ailleurs elle se console rapidement, parce que l'empereur lui accorde un traitement de faveur. Elle habite dans une charmante « maison de campagne » à Boulogne, au 7 rue de Montmorency (la maison existe toujours). Le grand maréchal de la cour et ami intime de Napoléon, Duroc, est chargé d'exaucer tous ses vœux. Corvisart, le médecin personnel de l'empereur, veille à la santé de l'enfant et de la mère qui perçoit une pension de dix mille francs par mois pour ses menues dépenses (environ 6700 euros, mais le pouvoir d'achat du franc d'alors était de loin supérieur à celui de l'euro d'aujourd'hui). Napoléon se tient au courant de tout ce qui la regarde et surtout le petit garçon, auquel il restera très attaché, même après la naissance du roi de Rome. Maria ne s'ennuie pas ; elle va aux spectacles, aux soirées, sort avec des dames qu'elle connaît, reçoit souvent chez elle des Français et des Polonais, surtout des officiers. Elle est extrêmement élégante. Selon le

témoignage d'un contemporain, en été 1811 elle possède cent cinquante robes ! En 1812, elle fait un voyage en Pologne et demande le divorce. Le mari ne s'y oppose pas. Le divorce est prononcé par le Tribunal civil de Varsovie le 24 août 1812. Maria reste en Pologne jusqu'à la fin de l'année ; elle suit avec attention les nouvelles désastreuses qui parviennent de la Russie. Le 1^{er} janvier 1813, elle part pour Paris.

De retour dans la capitale de l'empire, elle s'amuse. Elle est devenue riche, surtout grâce aux donations que Napoléon a faites au petit Alexandre. La veille de son départ pour la Russie, il le nomme comte d'Empire et institue en sa faveur un majorat dans le Royaume de Naples, ce qui signifie des rentes annuelles très considérables. Marie peut prêter la somme de cent mille francs (selon Savant) au prince Joseph Poniatowski pour la reconstitution de l'armée polonaise décimée en Russie. Elle s'habille chez le meilleur couturier de Paris, Leroy, lequel - payé par Napoléon par l'intermédiaire de Duroc (mort en 1813), et ensuite de Savary, le ministre de la police - lui fournit des parures extraordinaires ; elle dépense pour sa toilette plus que les sœurs de Napoléon. Elle a des mouchoirs uniques au prix d'environ 67 euros la pièce (d'après Savant). On l'invite aux bals de la cour. L'impératrice Joséphine la reçoit volontiers à Malmaison, elle fréquente Mme de Staël et la duchesse de Montebello, veuve du maréchal Lannes. La maison de Maria est habituellement pleine de Polonais, mais on y voit de plus en plus souvent un personnage français visiblement amoureux d'elle : c'est le général de division Philippe-Antoine d'Ornano (comme l'écrivain), jeune, beau, très chic, d'une famille corse liée à la famille Bonaparte, protégé de Laetitia, la mère de Napoléon. Ayant vaillamment combattu en Espagne et en Russie, il est aussi connu pour son grand courage. Maria l'aime bien, mais la situation militaire devenant critique, le jeune général doit quitter Paris pour aller à la guerre. Maria part, elle aussi, pour les eaux de Spa, en Belgique. Dans les derniers mois de la guerre, elle est de nouveau dans la capitale française. Elle habite maintenant au 48, rue Chantereine (aujourd'hui rue de la Victoire, 9^e arrondissement) un hôtel particulier, que l'empereur a fait acheter au début de 1814 pour leur fils. Walewska en est reconnue usufruitière. C'est une grande et très belle demeure de deux étages, avec jardin. Paris capitule le 30 mars. Le 14 avril au matin, Maria

arrive à Fontainebleau où Napoléon, abandonné pratiquement de tous, se repose après une nuit de terribles souffrances, car il avait essayé de s'empoisonner. On ne la reçoit pas tout de suite, elle attend très longtemps, puis s'en va. Selon Savant, c'est une « attente interminable et humiliante ». Le lendemain, elle écrit à Napoléon une lettre à laquelle il répond immédiatement. Il sait déjà qu'il devra aller à l'île d'Elbe, et il lui écrit : « Marie, j'ai reçu votre lettre du 15. Les sentiments qui vous animent me touchent vivement. Ils sont dignes de votre belle âme et de la bonté de votre cœur. Lorsque vous aurez arrangé vos affaires, si vous allez aux eaux de Lucques ou de Pise, je vous verrai avec un vif plaisir ainsi que votre fils pour qui mes sentiments sont toujours invariables. Portez-vous bien, n'ayez point de chagrin, pensez à moi avec plaisir et ne doutez jamais de moi. N. ».

Maria devait effectivement aller en Italie ; ses affaires mentionnées par Napoléon regardaient les biens du petit Alexandre dans le Royaume de Naples où régnait encore Murat qui avait déjà décrété la suppression du majorat. Il s'agissait de le faire changer d'avis. Maria quitte Paris au début de juillet avec son fils, accompagnée de sa sœur Antonina et de son frère aîné Teodor Łączyński, officier de l'armée française qui avait souvent servi d'intermédiaire entre elle et l'empereur. Les voyageurs polonais séjournent longtemps à Florence dans l'attente du navire qui de Livourne les transportera à Naples. Ils profitent de ce séjour pour rendre visite à Napoléon dans son île. Ils y arrivent le 1^{er} septembre en grand secret et débarquent sur une plage déserte. Napoléon veut éviter que Marie-Louise l'apprenne. La rencontre a lieu dans un endroit tout à fait isolé, l'ermitage de Madonna del Monte mis à la disposition par les moines auxquels il appartient. Maria et ceux qui l'accompagnent y passent deux jours extrêmement agréables : déjeuners sur l'herbe, danses champêtres, polonaises et mazurkas avec la participation des officiers de l'escadron de cheveu-légers polonais de Napoléon. L'empereur joue avec le petit Alexandre et converse aimablement avec sa mère ; la nuit, ils font l'amour. Cependant le 3 septembre, un courrier arrive de Porto Ferrajo, chef-lieu de l'île. L'équipage du navire a parlé ! Les autorités locales et la population sont convaincues que la mystérieuse dame et le petit enfant sont Marie-Louise et le roi de Rome ! On est en train de préparer un accueil triomphal.

Napoléon très alarmé fait partir Maria le soir même, malgré le mauvais temps et la mer très agitée qui rend l'embarquement difficile.

Maria reste à Naples, six mois environ, très bien traitée par Murat qui, pour ne pas déplaire à Napoléon, rétablit le majorat et verse à Maria environ deux cent quatre-vingt mille euros (Savant) d'arrérages. C'est à Naples que Maria apprend le décès en Pologne, en janvier 1815, de son vieil ex-mari. Elle y apprend aussi que Napoléon a quitté l'île d'Elbe pour la France, et rentre alors tout de suite à Paris. Pendant les Cent-Jours, l'empereur la reçoit à l'Élysée au moins deux fois, avant et après Waterloo. Apparemment, ils parlent surtout d'affaires : sentant venir sa chute définitive, Napoléon veut assurer le bien-être matériel de leur fils et d'elle-même. Le 28 juin, Maria avec le petit Alexandre arrive à Malmaison, chez la reine Hortense, fille de Joséphine (décédée peu avant), pour faire ses adieux à Napoléon condamné à l'exil à Sainte-Hélène. Ils ont une longue conversation. Maria se dit prête à l'accompagner, mais elle reçoit une réponse évasive. L'amant impérial sort pour toujours de sa vie...

Maria est maintenant libre d'épouser son beau général fou d'amour pour elle. Le mariage a lieu à Bruxelles le 7 septembre 1816. Le couple habite au début à Liège parce que d'Ornano, qui s'était prononcé pour Napoléon pendant les Cent-Jours, a été banni de France. Son exil ne dure pas longtemps, car Maria intervient en sa faveur auprès du tsar Alexandre I^{er} qui fait à Paris la pluie et le beau temps. C'est encore à Liège, le 9 juin 1817, que naît le fils du couple, Rodolphe-Auguste d'Ornano. Marie, affaiblie par les couches, est également très malade des reins (calculs rénaux). Elle souffre beaucoup et sait que sa fin est proche. Elle veut mourir à Paris, car elle considère la France comme sa seconde patrie. En novembre, son mari la fait transporter à Paris, dans l'hôtel particulier de la rue de la Victoire, où elle ne quittera plus le lit. Elle y meurt le 11 décembre 1817 à 31 ans, d'une lithiase rénale, maladie alors incurable. La dépouille mortelle, conformément à la volonté de la défunte, sera peu après transportée en Pologne et ensevelie dans une crypte de l'église paroissiale de Kiernozia (malgré les recherches, on n'a jamais retrouvé son cercueil), et son cœur restera à Paris, au cimetière du Père-Lachaise, dans la tombe de famille d'Ornano, surmontée d'une colonne avec son nom.

Napoléon l'a-t-il vraiment aimée ? Nous entrons ici dans le domaine du mythe. Il faut surtout citer les mots de l'empereur lui-même, prononcés à Sainte-Hélène : « Je n'ai jamais aimé d'amour, sauf, peut-être, Joséphine un peu, et encore parce que j'avais vingt-sept ans lorsque je l'ai connue » (selon le Général Baron Gourgaud, *Sainte-Hélène, journal inédit*, II, p. 8, 7-4-1817). Nous savons bien qu'il lui fallait une femme pratiquement dans chaque ville où il entra. Le nombre de ses « petites amies » s'élève au moins à soixante ; pour la plupart les noms sont connus. Il avait des « recruteurs » : Constant, son valet de chambre, Murat, son beau-frère, Duroc et Talleyrand, qui lui procuraient des femmes un peu partout. Après avoir passé trois semaines avec Maria à Finckelstein, il écrivait à Joséphine l'assurant de n'aimer qu'elle seule ; et nous savons qu'au cours de ses rapports avec Maria il avait, à part ses deux épouses légitimes, plusieurs autres maîtresses : Charlotta von Kielmansegge, Félicité Longroy, Eva Kraus, pour n'en nommer que quelques-unes. Ayant appris à Sainte-Hélène, par des gazettes, le mariage de Maria avec d'Ornano, il l'approuve sans hésiter (Gourgaud, *cit.* 18-1-1817, d'après Savant). Cependant, au moins au début de leur liaison, l'amour de Napoléon semble sincère. Il écrit à Maria de belles lettres, comme celle-ci, datée de janvier 1807 : « Marie, ma douce Marie, ma première pensée est pour toi, mon premier désir est de te revoir. Tu reviendras, n'est-ce pas ? Tu me l'as promis. Sinon l'aigle volerait vers toi ... » ou bien celle écrite à Saint-Cloud le 29 juillet 1807 « ... L'Assomption est ta fête et mon anniversaire de naissance : c'est une double raison pour que nos âmes soient à l'unisson ce jour-là ... ». Leur liaison n'est pas une idylle comme le voudrait l'arrière-petit-fils de Maria dans son livre, mais elle n'est pas non plus « une très vulgaire aventure amoureuse, une passade, un caprice de Napoléon », une des innombrables « coucherie impériales » comme le voudrait Jean Savant qui s'acharne à détruire la légende napoléonienne sous toutes ses formes. Cependant, s'il n'en est pas ainsi, c'est surtout parce que, soulignons-le avec force, il s'est formé entre Napoléon et Maria un lien très solide : le petit Alexandre. Après les premiers élans du cœur, Napoléon regarde Maria presque exclusivement comme la mère de son fils, et tout ce qu'il fait pour elle - et ce n'est pas peu - il le fait surtout pour lui, pour lui assurer un avenir

heureux. L'appellation d'« épouse polonaise de Napoléon » semble donc fort exagérée.

Passons maintenant à l'essence du mythe, c'est-à-dire au rôle politique que Maria aurait joué. À l'origine de ce mythe se trouvent sans aucun doute ses *Mémoires* où elle met en relief les motifs patriotiques de sa conduite. Maria les rédige vers la fin de sa courte vie, entre 1813 et 1817, surtout pour se justifier : tout d'abord devant d'Ornano, son nouveau mari ; puis, devant ses enfants, quand ils seront devenus grands ; et enfin, devant la postérité, en général. Ce qui l'aurait poussée dans les bras du « dieu de la guerre », c'est seulement son patriotisme, son ardent désir de voir renaître la Pologne. Elle y aurait été presque forcée par le prince Poniatowski et d'autres hommes d'État polonais : « Déployez donc tous vos moyens de séduction, faites la Circé, je vous en conjure, pour la bannière du patriotisme [...] qui sait, le Ciel se servira de vous pour rétablir la Patrie » lui dit le prince, cité dans *les Mémoires*. Elle reçoit, en outre, une lettre dans ce sens, « tracée par les représentants de la nation », c'est-à-dire par le gouvernement provisoire du futur Grand Duché de Varsovie. Pendant ses entrevues nocturnes avec Napoléon au Château Royal de Varsovie, elle ne fait que lui parler de la Pologne, tandis que lui ne veut d'elle qu'une seule chose. Elle le supplie : « Sire, ayez pitié de moi », et lui : « Je t'aime avec passion ». Elle cède enfin au bout d'une scène dramatique où Napoléon dit : « Je veux [...] te forcer à m'aimer. Marie, je ferai revivre le nom de ta patrie [...]. Je ferai plus encore mais [...] comme cette montre, que je tiens et que je brise à tes yeux [en effet, elle vola en éclats à mes pieds - ajoute Marie], c'est ainsi que son nom périra et toutes ses espérances si tu me pousses à bout en repoussant mon cœur et me refusant le tien » (Savant, p. 315) « À ce moment-là - continue Maria - je tombai raide à ses pieds. L'effroi m'avait abattue [...]. Tirons le voile sur cette scène que je voudrais effacer de l'histoire de ma vie ». Le sacrifice était accompli. Maria, à l'en croire, reprend ensuite à chaque occasion ses discours patriotiques. Peu avant le départ de Napoléon de Varsovie, elle le supplie encore : « Rendez-moi ma patrie, Sire ! ». Elle sait pourtant que l'empereur déteste les femmes qui s'occupent de politique : « Je hais ces femmes-hommes. Elles feraient mieux de tricoter et de faire des enfants que de se mêler d'une science qui n'est pas à leur portée » dit-il à Marie

au cours de leur dernière conversation à Varsovie. Voilà ce que disent *les Mémoires* et ce que répète, en brodant beaucoup là-dessus, l'arrière-petit-fils d'Ornano.

Dans son livre, l'aïeule devient tout de suite une alliée sûre du gouvernement provisoire polonais, et, en particulier du prince Joseph Poniatowski, ministre de la guerre. Elle ne décide d'aller au rendez-vous avec Napoléon qu'après avoir reçu la lettre officielle dont j'ai déjà parlé, qui lui aurait été transmise par le prince lui-même et le « vice-chancelier Kołłątaj ». Toutefois aucune source polonaise ne mentionne cette lettre ! De plus, Hugo Kołłątaj, homme politique de grande importance, ne faisant pas partie du gouvernement provisoire à l'époque se trouvait très loin de Varsovie ! Il est évident que cet épisode, que Maria doit avoir inventé, a été habilement amplifié par d'Ornano qui, après avoir cité le contenu de la lettre, assure qu'elle avait été rédigée par Kołłątaj en personne et signée par tous les ministres. L'arrière-petit-fils ne s'arrête pas là : il raconte ensuite, avec beaucoup de détails, comment Maria, désespérée, a cherché à fuir à l'étranger, aidée par un vieux Juif. Dans le livre de d'Ornano nous retrouvons évidemment, présentée d'une façon très pittoresque, la scène où Napoléon écrase sa montre, menaçant Marie d'anéantir la Pologne. La même scène est racontée d'une façon un peu différente par le romancier polonais Gaşiorowski : Marie supplie Napoléon de restaurer la Pologne, il refuse et hurle : « Tu es belle et tu m'appartiens ! ». Elle lui répond : « Jamais ! », et il menace de la faire fouetter. Alors la pauvre s'évanouit et lui, avec un sourire diabolique sur les lèvres, en profite pour s'emparer d'elle. Dans l'ouvrage de d'Ornano, Maria, devenue ensuite maîtresse de Napoléon, discute à plusieurs reprises avec lui et avec d'autres - surtout avec le prince Poniatowski et le général polonais Zajączek - des relations internationales, des mouvements de troupes, de leur approvisionnement et équipement, comme si elle était un général, elle aussi ; et son souci principal est toujours, bien entendu, le salut de la patrie. À l'automne 1809, Napoléon prend sérieusement en considération le mariage avec la grande-duchesse Anne, sœur du tsar Alexandre I^{er} qui, selon d'Ornano, aurait été d'accord (en réalité, il y était opposé dès le début), à la condition que le Royaume de Pologne ne soit pas reconstitué. Napoléon, toujours selon d'Ornano, est prêt à

accepter cette condition, mais au dernier moment, il change d'avis ; influencé par qui ? Par Maria, évidemment, mise au courant des négociations secrètes par le prince Poniatowski. À en croire d'Ornano, l'empereur ne pouvait rien refuser à la mère de son fils, avec laquelle il avait vécu avant la naissance de celui-ci une vraie idylle à Paris, dans les premiers mois de 1808. Napoléon incognito, « méconnaissable avec son grand foulard et son chapeau bourgeois », faisait le cicérone de sa bien-aimée : ils admiraient ensemble les monuments, se promenaient dans les rues la main dans la main, échangeant tout bas leurs remarques et leurs impressions, fréquentaient les cafés et les théâtres, faisaient des achats dans les boutiques, « tantôt une auberge de la banlieue les abritait [...] pour deux ou trois heures ». Cependant, nous savons déjà que dans cette période (fin février - fin mars 1808) l'empereur était extrêmement occupé et qu'il ne pouvait rencontrer Maria que très rarement, et pour peu de temps. Peut-on donc croire à la description de d'Ornano qui nous paraît fort invraisemblable ? Il nous assure pourtant l'avoir puisée dans les souvenirs de son aïeule. Et combien d'inexactitudes dans les *Mémoires* de Maria que presque tous les auteurs ont crue. Voilà d'autres exemples : sa première rencontre avec Napoléon aurait eu lieu à Błonie, le 1^{er} janvier 1807 - la date est ajoutée par Masson, d'Ornano et plusieurs autres la répètent - mais les historiens polonais (Kukiel, Brandys) ont démontré que l'empereur, allant alors à Varsovie, avait pris un chemin différent. Ensuite : pourquoi la jeune fille de dix-huit ans a-t-elle épousé Anastazy Walewski qui pouvait facilement être son grand-père ? Sur la base des *Mémoires*, on soutient que c'est la famille qui l'avait voulu, ce qui semble vrai en effet, mais pourquoi ? Pour des raisons de prestige - répond-on - et parce que Walewski était richissime, et les Łaczyński, pauvres. Les recherches des historiens polonais ont prouvé cependant que les Łaczyński n'étaient pas moins riches que Walewski dont les vastes propriétés étaient obérées de dettes, et ils n'étaient pas moins nobles que lui qui n'était pas comte bien qu'on le crût tel. Le mariage a-t-il donc eu lieu pour d'autres raisons ? La famille de Maria craignait-elle peut-être que la jeune fille nourrît trop de sympathie pour le jeune Russe ? De toute façon, nous le savons - non pas des *Mémoires*, mais par la déposition d'un des frères de Maria, témoin principal devant les juges qui devaient prononcer le divorce en 1812 - que la jeune

filles avait été contrainte par sa mère et par ce frère lui-même à épouser Walewski. Avant les noces, elle avait pleuré longtemps et a continué à sangloter pendant la cérémonie. Il serait superflu de citer d'autres exemples concernant la véracité des *Mémoires* de Marie. Il suffit de constater, sans vouloir pour autant accuser son auteur de mensonges et de fabulations, qu'ils renferment beaucoup de vérités partielles écrites de bonne foi et qu'ils passent sous silence beaucoup de choses plutôt importantes. Le mythe, ce sont surtout les romanciers qui l'ont créé. Ajoutons que le plus important de ces auteurs, d'Ornano, présente son aïeule comme complètement désintéressée, refusant régulièrement des cadeaux, etc. Or, il a été prouvé qu'elle ne l'était pas, car Napoléon avait dépensé au total pour elle, et pour son fils, la belle somme d'environ un million et demi d'euros (selon les calculs de Jean Savant).

Pour terminer, revenons encore au rôle politique de Maria. Il est certain que, contrairement à ce qu'on a soutenu, il a été extrêmement modeste. Maria était une patriote, c'est sûr, mais tout finit là. La prétendue « épouse polonaise » de Napoléon n'était pas une sotte, mais elle ne comprenait rien à la politique et n'avait pas d'aspirations dans ce domaine. Un démenti pourrait être fourni seulement par ses lettres à l'empereur, mais ces lettres n'existent plus, détruites selon toute vraisemblance par le destinataire. On ne peut pas exclure que Maria ait été mêlée de quelque façon à l'âpre conflit entre les deux principaux chefs militaires polonais de l'époque, le prince Joseph Poniatowski, ministre de la guerre, et le général Józef Zajaczek (leurs noms figurent sur l'Arc de Triomphe à Paris), qui se détestaient cordialement essentiellement pour des raisons de prestige. Elle les connaissait tous les deux et il semble qu'elle ait nourri de la sympathie pour le premier, devenu ensuite maréchal de l'Empire. Il est presque certain qu'elle a eu part aux manèges des officiers supérieurs polonais de l'entourage de Napoléon, comme de ceux du régiment des chevau-légers de la garde, qui briguaient des décorations, des charges, des avancements de grade, etc. et qui étaient souvent en concurrence. Elle a contribué sans aucun doute à la carrière rapide que son frère Teodor Łączyński, aide de camp de Duroc, a faite dans l'armée française.

Voilà, c'est tout. Cependant Napoléon, par le fait même d'avoir une maîtresse polonaise qui lui a donné un fils, est peut-être devenu un peu plus favorable aux Polonais en général qui, nous le savons bien, versaient abondamment leur sang à son service. Tel serait donc le mérite de Maria, personnage par ailleurs fort sympathique. Mais cela suffit-il pour que l'on puisse la regarder selon le vœu des créateurs de son mythe comme une héroïne nationale ? Nous ne sommes pas de cet avis.

Bibliographie :

- Gertrud Aretz, *Napoleone e la Walewska* (trad. de l'allemand), Milano 1937.
- Octave Aubry, *Le grand amour caché de Napoléon, Marie Walewska*, Paris 1925, rééditions et trad. en ital. (1934) et esp. (1944).
- Janine Boissard, *Trois Femmes et un Empereur* [Giuseppina, Maria Luisa, Maria Walewska], Paris 1989.
- Marian Brandys, *Kłopoty z Panią Walewską*, Warszawa 1981.
- Luigi Callari, *Maria Walewska. Amore imperiale*, Milano 1938.
- Claude Dufresne, *Pani Walewska* [trad. du français], Warszawa 2004.
- Wacław Gąsiorowski, *Napoleon's love story*, 1905.
- Wacław Gąsiorowski, *Marie Walewska, « l'épouse polonaise de Napoléon »*, 1938.
- Robert Heyman, *Gräfin Maria Walewska. Ein Liebestraum Napoleons I*, Leipzig 1913.
- Teresa Luzzato Guerrini, *Maria Walewska*, Firenze 1931.
- Comte d'Ornano, *The Life and Loves [La vie et les amours] of Marie Walewska*, [1935].
- Giuseppe Pironti, *Il grande amore di Napoleone, Maria Walewska*, Cosenza 1974.
- Jean Savant, *L'affaire Marie Walewska. Procès Ornano-Jean Savant*, Paris, 1963.
- Christine Sutherland, *Maria Walewska Napoleon's great Love*, 1979.
- Doris Wittner, *Drei Frauen. Das Liebesleben Napoleons [Giuseppina, Maria Luisa, Maria Walewska]*, Berlin 1913.